

VICARIAT DU MACKENZIE.

Excursions au Mackenzie et au Klondyke

PAR Mgr GROUARD.

Départ. — Traineau à chiens. — Difficultés du voyage. -- Les faux « placers » du Grand Lac des Esclaves. — Commerce de fourrures. — Bourrasques de neige. — Disette au fort Raë. — Retard du courrier. — Missions des forts Simpson, du Liard et de Good-Hope. — En route pour le Klondyke. — Étapes difficiles et dange reuses. — Arrivée à Dawson. — Un mot sur l'exploitation aurifère. — Retour.

Je viens de faire, dans le Mackenzie et le Yukon, une tournée qui m'a pris neuf mois environ.

Le 3 janvier, nous fîmes nos adieux à la Mission et aux bonnes sœurs, ainsi qu'à leurs soixante-cinq enfants, et nous partîmes, les FF. Charbonneau, Jean-Marie et moi, pour le fort Smith. Chacun des Frères conduisait un attelage de chiens remorquant un traîneau. Sur l'un étaient entassées les provisions de voyage ; dans l'autre, décoré du nom de *carriole*, je m'étendis tout de mon long ; on m'enveloppa, à peu près comme une momie, de couvertures et de peaux de caribous, on me ficela comme un paquet, de sorte que le traîneau et moi ne faisions qu'un tout compact, et bientôt nos coursiers dévorent l'espace.

Faut-il vous dire un mot de ces pauvres chiens qui, dans ce pays, nous rendent de si grands services ? Ils sont pour nous ce que sont les chevaux dans les contrées plus favorisées de la nature, et si un grand écrivain a dit : « La plus belle conquête que l'homme ait faite, c'est le cheval », je crois que nous pouvons revendiquer pour nos plus humbles quadrupèdes une partie de cet éloge, d'autant que, dans la langue de nos sauvages, le cheval n'est qu'un chien agrandi : *li tcho* (gros chien). Aussi je

suis fier des quatre bons chiens attelés modestement à ma pauvre carriole. Voici leurs noms : Néron, Titus, Summer, Winter. Ils sont renommés dans tout le nord et ils ont acquis la réputation d'être les sujets les plus alertes, les plus courageux, les plus dociles et les plus résistants, que, de mémoire d'homme, on ait vus dans le pays. Le F. JEAN-MARIE les aime comme la prunelle de ses yeux, et, en cela, je ne lui cède guère.

Nous voilà partis. L'air est pur, le froid vif (une trentaine de degrés au-dessous de zéro), mais il n'y a presque pas de neige. Une semaine avant Noël, un vent chaud du sud-ouest a soufflé avec tant de force que la neige a fondu. Les traîneaux ont été munis de lisses de fer, bandes légères, plates et minces, qui les protègent ; on ne les emploie que lorsqu'on glisse sur la glace vive, dont les aspérités auraient bien vite usé les planches de bouleau, ce qui n'a pas lieu sur la neige où le frottement est plus doux.

Le troisième jour, au soir, nous avions franchi une distance de 160 kilomètres bien comptés, et nous arrivions à Smith Landing, point d'arrêt de la navigation durant l'été. De nombreux et dangereux rapides obstruent la rivière et, pour les éviter, on a ouvert un chemin de charrettes dans le bois jusqu'au fort Smith.

Au Landing, nous trouvons le R. P. BRÉMONT, chargé de desservir cette petite station. En été, le mouvement y est très grand, puisque tout le trafic du Mackenzie passe par là ; mais, en hiver, la population ne se compose que de quelques familles de métis et de sauvages.

Cependant, les maisons de bois, assez bien construites, les étables (car le foin, abondant dans le voisinage, permet aux gens d'avoir quelques bêtes à cornes et même des chevaux), les dépôts de la compagnie et les magasins des traiteurs, forment un village assez considérable.

Le lendemain, fête de l'Épiphanie, je chantai la grand'-messe dans la pauvre chapelle, un hangar dépourvu de tout ; c'est à peine si l'on peut s'empêcher d'y geler ; malgré cela, tout le monde assiste à l'office et me remercie de ce que le Père vient les visiter plus souvent qu'autrefois, en attendant qu'une mission permanente soit établie en ce lieu.

Après-midi, nous partons avec le P. Brémont pour le fort Smith, distant de 2 kilomètres, et nous arrivons, au bout de deux heures, chez le P. Laity, à la mission de Saint-Isidore. Vous avez ici le pendant du Landing, avec une population plus nombreuse. Le fort de la Compagnie et la mission ayant été établis là, il en résulte que ce poste a une grande importance. Situé au pied des rapides, il est la tête de la navigation du Mackenzie. On y pêche en automne de gros poissons qui ressemblent un peu au saumon et qu'on ne trouve qu'au-dessous des rapides du fort Smith. Les gens en font provision, surtout pour nourrir leurs chiens.

La mission, composée de quelques vieilles cabanes jointes les unes aux autres, est dans un état de délabrement qui fait pitié à voir. Aussi, depuis longtemps, le P. Laity cherche-t-il à la remettre sur un meilleur pied. Malheureusement, le bois de construction est rare, car, assez loin, dans les environs, les arbres ont été abattus et employés à bâtir soit les maisons du fort, soit celles des habitants, et, en outre, la main-d'œuvre est encore plus rare et surtout fort coûteuse. Les gens travaillent peu, exigent un gros salaire, veulent qu'on les nourrisse et de plus qu'on nourrisse leurs familles avec eux. Dans de telles conditions, que voulez-vous que fasse le pauvre Père ? Je lui ai donné un Frère qui l'aide de son mieux ; mais ce ne sera qu'à la longue qu'il pourra sortir de la gêne où il se trouve et je crains bien que ses vieilles ma-

sures ne s'écroulent avant qu'il ait pu leur substituer quelque chose de convenable.

Nous laissons le F. CHARBONNEAU, qui doit retourner à Athabaska, et nous engageons un jeune sauvage pour nous accompagner jusqu'au Lac des Esclaves avec son traîneau et ses chiens. Notre première journée de marche fut des plus pénibles. La rivière était encombrée de *bourdillons* dont il faut dire un mot. La glace ne prend ici que par les gros froids ; lorsque vient ensuite un temps plus doux, le courant brise tout et entasse les glaçons jusqu'à ce qu'ils forment une digue solide. La rivière gèle de nouveau et se brise encore. Jugez alors de l'épouvantable chaos à travers lequel il faut passer. C'est ce qu'on appelle *bourdillons*, glaces brisées, entassées en désordre, ne présentant partout qu'arêtes aiguës et menaçantes.

Je ne pouvais rester dans ma carriole où je me serais fait ballotter, meurtrir et peut-être défoncer quelques côtes. Je me mis donc à marcher ; or, la marche à la raquette sur un terrain semblable n'est pas non plus très commode. Bref, voyant que ces *bourdillons* hérissent au loin devant nous le lit de la rivière, nous entrons dans le bois.

Mais, hélas ! nous tombons dans un autre dédale d'arbres renversés, enchevêtrés les uns dans les autres, formant une barrière presque infranchissable. Enfin, après des peines incroyables, nous avons la joie de rencontrer un sentier battu qui nous conduit à la Rivière au Sel où nous arrivons à la nuit noire.

Il y a en cet endroit plusieurs maisons de sauvages et nous recevons une cordiale hospitalité. Tout ce monde est chrétien et se trouve heureux de voir l'évêque en passant ; mais la pauvreté des gens est telle qu'ils regardent comme une aubaine les menus débris du frugal

repas que je dois prendre chez eux. Assurément, s'ils étaient un peu à l'aise, ils s'empresseraient de me traiter de leur mieux ; mais ils sont dans un dénuement extrême. Leur provision de poisson d'automne fort faisandé est presque épuisée ; point de lièvres ; les castors sont presque anéantis et les orignaux loin dans les forêts. Il y a cependant ici une ressource qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est le sel. Le sol en renferme des amas considérables, l'eau de la pluie ou de la fonte des neiges s'y infiltre, dissout le sel et, une fois saturée, remonte à la surface où elle le dépose par l'évaporation. Il n'y a qu'à le ramasser ; mais encore faut-il pour cela faire un voyage assez long, il dure plus d'une semaine. C'est là que les forts de traite et les missions s'approvisionnent de sel.

Nos sauvages bâtissent un peu partout de petites maisons où ils se trouvent bien plus à l'abri du froid que dans leurs « loges ». C'est un progrès qui va croissant d'année en année. Ainsi, nous avons eu la chance de pouvoir camper bien souvent sous le toit de ces braves gens qui nous accueillaient avec joie. Le chapelet, la prière en commun et de nombreuses confessions formaient ordinairement le programme de nos soirées. Cela ne valait-il pas mieux que de se fatiguer à faire un trou dans la neige, à couper du bois, à le charrier sur ses épaules pour le feu du bivouac, sans compter les désagréments du froid, du vent, du grésil, inséparables d'un campement à la belle étoile ? Cependant, peu de sauvages restent tout l'hiver dans ces maisons. Les nécessités de la vie les obligent d'en sortir ; mais au moins ils peuvent y passer les mois les plus rigoureux de la mauvaise saison.

Avant d'arriver au Grand Lac des Esclaves, nous trouvons une cabane remplie d'Américains et, tout près, un petit *steamboat* mis en sûreté sur la côte. C'est tout ce

qui reste d'une foule d'explorateurs et de mineurs que de faux bruits ont amenés au Grand Lac l'été dernier. A en croire la rumeur publique, le Klondyke était éclipsé. Des échantillons de roches du fond du lac avaient été analysés à Chicago par de vrais savants. On y avait trouvé une proportion d'or extraordinaire. Et, de fait, une compagnie s'était formée, toutes les actions avaient été achetées aussitôt qu'émises, des ouvriers experts, ingénieurs, chimistes, mécaniciens, avaient été envoyés pour compléter les observations et prendre possession du terrain. On parlait déjà de bâtir une ville sur les bords du Grand Lac des Esclaves.

Le gouvernement canadien s'émut de ces expéditions et envoya un géologue expérimenté afin de se renseigner sur la valeur de ces prétendues découvertes. On ne parlait partout que du brillant avenir réservé à ce pays. Les agents de la compagnie, les traiteurs, les sauvages, voire même les missionnaires, se hâtèrent de prendre des *claims*, afin de ne pas laisser tant de richesses tomber entre les mains des étrangers. Mais quand experts, géologues, minéralogistes, etc., eurent examiné les rochers que l'on croyait aurifères, ils n'y trouvèrent rien qui vaille. La foule de mineurs venus de Chicago et d'ailleurs se hâta de fuir pour ne pas se laisser emprisonner dans les glaces. Il ne reste que ceux dont nous voyons en passant la maison et le *steamboat*.

Nous arrivons à la Mission Saint-Joseph, près du fort Résolution. Le P. Dupire en est chargé depuis plus de vingt ans. Toute la population est catholique. La nouvelle église est un petit chef-d'œuvre que tout le monde admire. Hélas! le F. Ancel qui l'a construite vient de nous être enlevé. Je ne pense pas que nous retrouvions jamais un homme aussi dévoué, aussi laborieux, aussi habile et intelligent comme menuisier et charpentier.

Un peu en arrière de l'église de Saint-Joseph, on voit une pauvre baraque, surmontée d'une grossière ébauche de clocher et qui semble toute honteuse de se trouver là. C'est le temple protestant, fermé et parfaitement désert. Devant la foi robuste de nos chrétiens, le ministre a battu en retraite et personne n'est venu le remplacer.

Le commerce des fourrures est très actif au fort Résolution et une concurrence acharnée se poursuit entre la compagnie de la Baie d'Hudson et les traiteurs libres. Martres, visons, castors, renards, bisons des bois et bœufs musqués des steppes approvisionnent le marché. Les bisons des bois sont les mêmes que les buffles des prairies aujourd'hui disparus; leur taille est cependant plus grande. Ils peuplent les terres situées au sud et sud-est du Grand Lac ; mais, comme ils sont les seuls survivants d'une race intéressante et qu'une chasse opiniâtre menace de les faire disparaître à leur tour, le gouvernement canadien a défendu d'en tuer pendant plusieurs années, sous peine d'amende ou de prison. Quant aux bœufs musqués, que les savants appellent *ovibos*, les steppes qu'ils habitent au nord du lac, et où il n'est pas facile de les poursuivre, leur serviront encore longtemps de refuge.

Le P. Roure, du fort Raë, m'envoya le F. Josso avec son traîneau à chiens pour m'aider à me rendre chez lui.

Après avoir laissé ses chiens se reposer un jour, nous nous mîmes en route. Nous allâmes camper chez des sauvages assez confortablement logés sur une pointe, près d'une île de pierres, d'où l'on prend la « traverse du lac ». C'est la partie la plus dangereuse du voyage en hiver et je n'étais pas sans une certaine appréhension en voyant cette immense plaine de glace et de neige s'étendre presque à l'infini devant nous. Le temps était menaçant ; de fait, le lendemain matin, le vent soufflait

en tempête et il eût été imprudent de s'aventurer sur le lac. Les sauvages qui nous avaient fort bien accueillis nous pressèrent de demeurer chez eux et d'attendre que la bourrasque se calmât. Plusieurs d'entre eux profitèrent de mon arrêt forcé pour se confesser.

Nos compagnons voulurent rattraper le temps perdu en partant au milieu de la nuit. Dans l'après-midi, le vent s'apaisa ; et vers minuit nous étions sur le lac.

Tout alla d'abord assez bien et nous étions déjà loin au large quand le vent se réveilla, accompagné de neige, et nous fûmes bientôt enveloppés d'épais tourbillons. J'étais couché au fond de ma carriole, entouré de mes couvertures, ficelé on ne peut mieux et cependant je ne sais par quelle fissure le vent réussissait à s'introduire et me causait de désagréables frissons. Jugez quelle devait être la position de mes compagnons, obligés de poursuivre leur course à pied au milieu de ces éléments déchaînés avec un froid dont la rigueur allait toujours croissant. La providence cependant nous assista visiblement : nous ne déviâmes pas de la ligne droite et, à 5 heures du soir, nous arrivâmes sur une petite île, au bout de la traverse, après une journée des plus affreuses qu'on puisse imaginer. Notre pauvre guide surtout avait été fort maltraité par le froid et avait tout le visage en compote.

Le lendemain, nous eûmes la chance de trouver des maisons de sauvages et un bon gîte. Comme il y avait des confessions à entendre, des baptêmes à administrer et des tombes à bénir, je fis partir mes compagnons en avant, comptant sur l'agilité de mes chiens pour les rejoindre, et je remplis les fonctions de mon ministère.

J'ai parlé de tombes à bénir ; en effet, nos pauvres chrétiens ne peuvent pas toujours porter leurs morts au cimetière de la mission. Ils sont donc obligés de les en-

terrer eux-mêmes, ce qu'ils font religieusement avec chants et prières, et ils attendent le passage du missionnaire pour faire descendre sur leurs défunts les dernières bénédictions de l'Église.

Avant mon départ, on me servit une langue fraîche de caribou et une tasse de thé, le tout fort proprement préparé ; le F. JEAN-MARIE me remit dans ma carriole et fit prendre le galop à ses chiens. Je n'avais pas trop présumé d'eux, car nous atteignîmes nos compagnons avant l'heure du campement.

La seizième journée, nous arrivâmes au fort Raë et nous trouvâmes dans la compagnie du P. ROURE un doux repos de nos fatigues. Voilà bientôt trente ans que le Père vit au milieu des Plats-Côtés de Chiens (c'est le nom que se donnent les Indiens de ce pays). Il en a fait avec la grâce de Dieu d'excellents chrétiens, malgré les efforts des ministres qui ont essayé de ravager son troupeau et qui, lassés à la fin de leurs insuccès, ont pris le parti de lui laisser libre le champ de bataille.

Le fort Raë était autrefois renommé pour l'abondance des rennes ou petits caribous qui y faisaient assez régulièrement leur apparition. Depuis quelque temps, je ne sais pourquoi, ils se tiennent à une distance respectueuse. Ce n'est pas que leur nombre ait sensiblement diminué, car on en rencontre encore parfois des troupeaux innombrables. Un sauvage venant du côté du Grand Lac d'Ours me raconta que, pendant trois jours, il avait marché en traversant leurs pistes ; « la neige, me dit-il, était partout foulée et aussi dure qu'un plancher », ce qui suppose le passage d'une armée entière de ces animaux.

Ces rennes diffèrent de ceux de la Laponie, car leur humeur est essentiellement vagabonde, et ils ne sont pas plus susceptibles de s'apprivoiser que les bisons des

prairies. Quoi qu'il en soit, le fort Raë, qui regorgeait autrefois de vivres et était le grenier d'abondance du Mackenzie, est déchu de son ancienne richesse, et le commis de la Compagnie a parfois de la peine à nourrir sa famille.

Une autre cause d'inquiétude pour l'avenir, c'est la difficulté qu'il y a à se procurer du bois de chauffage. Tout arbre ou arbuste a disparu des alentours ; pour en trouver, il faut aller au loin ; chaque année la distance augmente, et maintenant c'est à peine si l'on peut, avec les chiens, charrier un voyage de bois par jour. Le Père, plus prévoyant, a soin de se procurer du combustible d'avance et en a toujours une provision sous la main. Il se trouve ainsi en état de venir en aide à ses voisins en cas de nécessité, mais c'est une charité qui lui coûte cher et qu'il n'exerce qu'à bon escient.

Après avoir passé plus de deux semaines avec le P. Roure, nous partîmes pour la Providence, un Frère étant arrivé de là avec deux sauvages pour nous tracer le chemin et se charger de nos bagages. Mes chiens étaient reposés et me traînèrent de nouveau aussi lestement que l'état du terrain le permettait. Nous laissons le lac pour couper à travers la forêt, ce qui raccourcit beaucoup la distance ; mais là d'autres obstacles se présentent. La neige était tellement épaisse que le P. Lecorre, en envoyant le F. Lemoel à ma rencontre, avait été obligé de lui donner deux sauvages pour marcher devant les chiens et battre le sentier. D'ordinaire, un homme suffit à cette besogne. Malgré cela, ils mirent un temps considérable dans ce trajet, épuisèrent leurs provisions de route et hommes et chiens arrivèrent au fort Raë à moitié morts de froid et de faim. Heureusement, le P. Roure avait de quoi réconforter gens et bêtes, ce dont chacun fit son profit, et il nous fournit surabondamment de

vivres pour n'avoir rien à craindre d'un retard forcé.

Au moment du départ, on vint chercher le Père pour des malades et nous nous dîmes adieu en prenant chacun une direction opposée. Le thermomètre marquait 46 degrés centigrades au-dessous de zéro. Sur le lac, c'est un peu trop , mais dans le bois cela se supporte facilement, surtout si l'on se donne un peu d'exercice, et la marche à la raquette est alors fort utile. Aussi j'en usai tant que mes forces me le permirent ; la nature du sentier s'y prêtait du reste

Ce n'est plus une surface nivelée comme la glace du lac, mais un terrain onduleux, souvent encombré de troncs d'arbres et de mille autres petits obstacles qui retardent la marche. On peut encore essayer de suivre les chiens ou prendre le devant, tandis que, sur la glace, je les aurais en un instant perdus de vue. Hélas ! quand on a passé la soixantaine, on ne peut plus prétendre à l'agilité d'un jeune homme. Enfin, je m'estimais heureux de pouvoir au moins de temps en temps me dégourdir les jambes et me réchauffer en activant la circulation du sang.

Chemin faisant, nous remarquons sur la neige de nombreuses pistes de martres, nous saluons quelques sauvages dont les loges sont établies près du sentier, et l'un d'eux m'annonce avec joie qu'il vient de tuer un gros ours endormi dans son trou. Il est venu chercher sa femme et ses enfants pour l'aider à l'apporter dans son camp. Il m'invite à l'attendre et me promet bonne chère à son retour. Mais, tout en le félicitant de sa chance, je m'excuse de ne pouvoir retarder notre voyage et nous passons outre. En maints endroits, les orignaux ont laissé des marques de leur présence. Même l'un d'eux, caché dans un fourré voisin, mais à qui les grelots de nos chiens ont donné l'éveil, détale sous nos yeux.

« Que n'avons-nous un fusil ! » s'écrièrent nos sauvages, voyant à regret une si belle proie leur échapper.

Ainsi, d'étape en étape, s'écoula une semaine et nous arrivons enfin à la Mission de la Providence.

Cette Mission, sur les bords du grand fleuve, c'est l'oasis dans le désert. Le P. LECORRE, le P. GOURDON, les Frères, les Sœurs, leurs nombreux enfants, la population du fort et des alentours, métis et sauvages, tout est en émoi et s'empresse de nous souhaiter la bienvenue. Des chants, des compliments ont été préparés pour la circonstance et sont exécutés ou débités avec entrain et bonne grâce. Aussi, ce fut avec plaisir que je prolongeai mon séjour. Je m'étais proposé d'ailleurs d'y attendre le courrier de mars, avec lequel je devais poursuivre ma route au fort Simpson et au fort du Liard.

Si la charité et le dévouement des sœurs opèrent des merveilles dans l'esprit et le cœur de nos enfants, elles n'ont cependant pu rien faire sur la nature du pays, ni abréger les distances, ni rendre les communications plus faciles ou plus promptes, et nous sommes encore réduits à un seul et unique courrier, durant nos huit longs mois d'hiver. Aussi, quand la date de son arrivée approche, ne peut-on s'empêcher de soupirer après sa venue. Avoir enfin des nouvelles de France, de nos parents, de nos amis, du monde entier, quelle joie ! Mais on a le temps de s'exercer à la patience. On reçoit ordinairement le courrier vers la Saint-Joseph. Ce ne fut pas le cas cette année. Je me consolai toutefois en célébrant cette belle fête avec les communautés de la Providence et en comptant bien ne pas devoir attendre beaucoup plus. Mais je me trompais grandement. Les jours passèrent et toujours point de courrier. Je ne pouvais cependant différer plus longtemps mon départ, car je savais que le F. MARC viendrait du fort du Liard au fort Simpson pour me rencon-

trer et, si je tardais davantage, nous aurions bien de la peine à arriver au terme. C'est qu'après l'équinoxe du printemps, le soleil monte à l'horizon, son cours grandit à vue d'œil, et le dégel commence. Il m'en coûtait de partir sans mes lettres ; mais il fallut nous y résigner.

Ce que je craignais n'arriva que trop fidèlement. Nous avions à peine franchi la moitié de la distance que la chaleur devint très pénible, surtout dans l'après-midi. La neige commença à fondre et devint collante, ce qui empêchait les traîneaux de glisser. Il fallait voir alors nos pauvres chiens haleter et tirer la langue.

Je me mis à marcher ; mais les raquettes se chargeaient d'une neige humide et pesante et étaient plus lourdes que le boulet d'un galérien. Les *babiches*, c'est-à-dire les cordelettes de peau dont elles sont nattées, s'humectant, se relâchaient et finissaient par céder sous le pied. Tout cela nous fatiguait beaucoup et ne faisait que ralentir la marche.

Une autre misère, c'est la soif. Les chiens en souffrent les premiers et vous les voyez donner des coups de gueule dans la neige pour se désaltérer ainsi. Les hommes les imitent parfois et mal leur en prend, car la neige, au lieu d'étancher la soif, l'augmente ; plus on en absorbe, plus on a besoin d'en prendre et la santé en souffre. Voilà pourquoi on préfère voyager par 40 degrés de froid que par un temps de dégel.

Nous arrivâmes au fort Simpson la veille du dimanche de la Passion. Les officiers de la Compagnie, nous voyant venir, croyaient que j'apportais le courrier. Grand désappointement ! On m'accable de questions auxquelles je ne sais que répondre. Les gens venus pour emporter les lettres dans les différents forts sont obligés de partir sans nouvelles, car nous sommes au mois d'avril et le dégel déjà commencé menace de multiplier les mares d'eau et

peut-être d'ouvrir les courants. C'est ainsi que nous nous rendîmes au fort du Liard, la veille du dimanche des Rameaux au soir, avec la carriole tout usée, les raquettes brisées, les attelages en morceaux. Heureusement que nous avions eu deux nuits un peu fraîches qui avaient ralenti le dégel.

Le P. Vacher, du fort Simpson, se joignit à nous pour venir au fort du Liard visiter son compatriote, le P. Léguen, que nous trouvâmes seul à la Mission. Près de là, quelques pauvres vieilles gens, infirmes et incapables de suivre les sauvages dans le bois, avaient établi leur camp et ne vivaient que de la charité du Père.

Le poste est d'ailleurs avantageusement situé, le sol fertile et les récoltes, protégées contre les vents du nord par une branche des montagnes Rocheuses, mûrissent fort bien ; aussi cultive-t-on avec succès les pommes de terre, toutes sortes de légumes et même les céréales. Les sauvages sont catholiques et plusieurs ont bâti des maisons, défriché un lopin de terre et fait quelques semailles. Le pays est boisé et les arbres y atteignent de belles dimensions, entre autres l'épinette, le liard ou peuplier balsamique que les Américains appellent *cottonwood*, et le bouleau. L'orignal abonde dans les forêts, l'ours gris ou noir dans les montagnes, ainsi que les chèvres. Autrefois le castor pullulait, et plus d'un sauvage en tuait jusqu'à trois cents dans un hiver ; mais on leur a fait une telle guerre que la race en est presque détruite.

Les chrétiens des environs, ayant appris mon arrivée, vinrent me voir durant la Semaine Sainte et passèrent avec nous les fêtes de Pâques. A la débâcle des glaces, nous en vîmes un plus grand nombre. Ils venaient en canots faits d'une seule écorce d'épinette.

Durant le mois de Marie, je prêchais tous les jours

pour les préparer à la confirmation, laissant au P. Léguen le soin de les confesser, parce qu'il les connaissait mieux que moi.

Dans l'intervalle, le P. Vacher, aidé des Frères, équarissait des arbres et sciait des planches pour sa mission du fort Wrigley, car ses intentions, en venant avec nous, n'étaient pas tout à fait désintéressées, quoique fort louables en elles-mêmes. Il fabriqua un grand bateau où il plaça sa provision de planches, notre bagage, nos chiens, et où nous nous embarquâmes à la fin de mai pour descendre au fort Simpson. Nous n'avions qu'à nous laisser entraîner par le courant, ne nous arrêtant que lorsque nous rencontrions des sauvages dont plusieurs me demandèrent de baptiser chez eux leurs enfants.

Le 1er juin, nous débarquâmes au fort Simpson où je trouvai enfin les lettres que j'avais si longtemps et si vainement attendues. Parmi elles, une des Pères de Dawson qui me demandaient d'aller les visiter. Or, le *steamboat* de la Compagnie était à l'ancre et se préparait à partir pour Good-Hope. Je crus devoir profiter de l'occasion, je pris le F. Jean-Marie avec moi et le vapeur nous emporta rapidement vers le bas Mackenzie et, le 9 juin, nous étions à Good-Hope.

Une foule de sauvages y étaient déjà réunis. Saluons d'abord le vieux P. Seguin, qui, depuis quarante ans, est fidèlement au poste sous le cercle polaire, ainsi que le cher F. Kearney. C'est grâce à eux et au P. Grollier, le premier apôtre du Nord, mais trop tôt enlevé, hélas ! en 1864, que les Indiens de la contrée doivent d'être de fervents chrétiens.

Je découvris mes plans au P. Seguin et lui demandai conseil, car il est le premier missionnaire qui ait traversé les montagnes et soit allé au Yukon, où il passa l'hiver de 1862 à 1863. Il me dit qu'avec de bons guides, je

pourrais atteindre mon but. Il me fournit un esquif avec des vivres et engagea un sauvage pour nous accompagner jusqu'à Peel's River.

Un bon nombre d'Indiens, qui n'étaient pas encore confirmés, voulurent profiter de mon passage pour recevoir « le sacrement qui fait le cœur fort », comme on dit dans leur langue, et afin de leur laisser le temps de se préparer et de se confesser, je décidai de leur donner la confirmation le 12 juin et de partir aussitôt après.

Le « bourgeois » du fort, M. Gaudet, est un Canadien français, et sa femme, excellente catholique, mère d'une nombreuse famille, est d'un dévouement admirable pour les missionnaires. Elle n'eut pas plus tôt appris que je voulais aller au Yukon qu'elle s'empressa de préparer les meilleures provisions qu'elle put, pimikan exquis, langues de caribou, galettes, etc. Je lui en dois bien de la reconnaissance, car elle nous a beaucoup aidés par là à supporter les fatigues du voyage.

Le 12 juin, après avoir confirmé une trentaine de sauvages et fait nos adieux à tout le monde, ce qui est une longue cérémonie, car hommes, femmes, enfants, tous sans exception, veulent recevoir la bénédiction de l'évêque, nous nous embarquons.

Dès la première nuit, nous eûmes l'avantage de voir le soleil de minuit, car nous avions dépassé déjà le cercle polaire, et, pendant un mois entier, l'astre du jour nous éclaira de sa lumière. Cela ne veut pas dire que nous eûmes toujours un ciel pur et serein, car, sur le Mackenzie même, nous fûmes assaillis de plusieurs bourrasques, vent, pluie, neige, et obligés de relâcher quelquefois pour nous mettre à l'abri.

Nous arrivons à la Petite Rivière Rouge, voisine de la Peel River, où se trouve notre dernière Mission. Le P. Giroux est là avec le F. Louis, au milieu de braves Lou-

cheux. Ils sont surpris de me voir ; car, d'après mes premiers plans, je devais descendre le fleuve en m'arrêtant au moins une semaine à chaque Mission et, par conséquent, je devais n'arriver là que beaucoup plus tard. Mais le Père fut bien plus étonné en apprenant que je voulais passer au Yukon et qu'il devait me trouver deux guides pour remonter la Rivière au Rat. C'est le chemin que les mineurs ont suivi, il y a deux ans, pour aller au Klondyke. Il me répondit que c'était impossible et il énuméra mille raisons pour me détourner de mon entreprise. J'appris cependant que quelques Américains venaient encore de s'aventurer par cette voie et cela me fortifia dans mon projet.

La chose une fois réglée, nous eûmes une grand'-messe solennelle, le dimanche 17 juin, et vous eussiez été émerveillé d'entendre nos bons Loucheux chanter avec entrain le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, avec quelques cantiques en leur langue. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chantaient de tout leur cœur, et une jeune sauvagesse, qui les accompagnait sur l'harmonium, s'en tirait, ma foi, fort bien.

Plusieurs sauvages, comme à Good-Hope, voulurent recevoir le Saint-Esprit et, après en avoir confirmé 28, je partis.

Nous remontons d'abord la rivière Peel, puis nous entrons dans une de ses branches, qu'on appelle *rivière des Esquimaux;* le deuxième jour, nous arrivons à la Rivière au Rat : eau bourbeuse, courant assez fort, plis et replis tortueux sur un terrain bas et marécageux, rives couvertes de saules entrecoupées de lagunes où foisonnent les rats musqués. Nos sauvages en tuent plusieurs dont ils enlèvent la peau et mangent la chair qui est très bonne. Le troisième jour, nous voyons les montagnes se dresser dans le lointain et nous arrivons enfin

au pied des rapides. Nous nous arrêtons pour camper. Une dizaine de maisons en bois, construites sur la côte par de pauvres Américains, forment un village auquel on a donné le nom de *Destruction City;* en effet, obligés d'hiverner là, un grand nombre de pionniers y sont morts du scorbut ou d'autres maladies.

Nous avions à peine allumé le feu pour faire du thé que nous voyons un canot descendre les rapides aussi prompt qu'un oiseau et venir aborder au rivage tout près de nous. Deux hommes montaient ce canot, je reconnus l'un d'eux au premier coup d'œil. C'était un jeune Hongrois, Joseph Vlatousky, venu de Chicago à la recherche de l'or et que j'avais vu l'hiver à la Providence où il avait trouvé un refuge. L'autre était un sauvage qu'il avait pris pour guide. A peine débarqué, Joseph accourt à moi en criant :

— Ah! monseigneur, où allez-vous ainsi? C'est un chemin affreux, impraticable, que vous voulez suivre. Pendant cinq jours, j'ai monté aussi loin que j'ai pu avec mon guide. En arrivant devant un rapide plus dangereux que les autres, je lui demandai si c'était le dernier. Il me répondit que nous ne faisions que commencer. Cela m'a fait perdre courage et j'ai rebroussé chemin. Eh bien, le trajet qui m'a demandé cinq jours en montant, je n'ai pas mis deux heures à le descendre, jugez quelle est la force du courant!

Ce peu de mots me fit une pénible impression et je craignis surtout le mauvais effet qu'il pouvait produire sur mes compagnons. Mais, réfléchissant que mon jeune homme n'avait guère d'expérience en fait de voyages arctiques, nous continuons à remonter la rivière. Comment vous en donner une idée? Imaginez-vous un immense escalier, non pas en ligne droite, mais faisant des milliers de courbes et de zig-zags. De chaque côté s'élè-

vent des montagnes dont une masse de pierres se sont détachées et obstruent le chemin. Or, cet escalier est le lit de la rivière Je vous laisse à penser quel courant, quels rapides, quelles cascades il faut affronter tour à tour. Joseph Vlatousky n'avait rien exagéré, et plus d'une fois nous avons été en danger de périr. Presque à chaque pas, je renouvelais mes invocations à nos anges gardiens, car nous n'étions pas sortis d'un péril que nous tombions dans un autre.

— Attention, saints anges, leur disais-je, Dieu vous a chargés de veiller sur nous !

Nous récitions aussi le rosaire avec nos sauvages. Je ne pouvais naturellement pas dire la sainte messe.

Enfin, après douze jours de fatigues excessives, nous arrivons à la ligne de partage des eaux ; 500 ou 600 mètres nous restent à franchir par terre, et notre esquif est transporté du bassin du Mackenzie dans celui du Yukon. Nos sauvages étaient fiers de nous avoir amenés là et d'avoir ainsi accompli leur tâche. Je les congédiai en leur donnant des vivres pour leur retour, qu'ils devaient effectuer à pied, en coupant court à travers les montagnes. Le F. JEAN-MARIE et moi, nous nous embarquâmes à la grâce de Dieu. Nous ne connaissions le pays ni l'un ni l'autre, mais nous avions tous les renseignements nécessaires qui se réduisaient à peu de chose : 1° suivre le courant ; 2° à la tête des Remparts, prendre la droite ; 3° près de l'embouchure de la Porcupine, se tenir sur la gauche.

Pour atteindre le Yukon, nous n'avions plus en effet aucun obstacle sérieux à redouter. Et quel plaisir de n'avoir en quelque sorte qu'à se laisser flotter au gré d'une onde limpide coulant à travers un pays pittoresque ! Je ne mentionnerai que la partie de la Porcupine appelée *les Remparts*. Le lit de la rivière y est res-

serré entre des montagnes élevées, et à chaque détour un nouveau panorama se présente au voyageur ravi. Clochetons, tourelles, donjons crénelés, portiques gigantesques, statues, gargouilles, pyramides, colonnes, pans de murs à moitié écroulés, que sais-je encore? Nous n'avions pas assez d'yeux pour contempler ces merveilles. Nous n'avions qu'à nous tenir au milieu du courant dont la marche accélérée nous entraînait rapidement. Il ne fallut pas moins de deux jours et demi pour passer les « Remparts ». Au sortir de là, la rivière s'élargit, reçoit plusieurs affluents considérables et devient un grand fleuve. Son eau, provenant de la fonte des neiges ou des glaciers, conserve sa limpidité originelle jusqu'à ce qu'elle se jette dans le Yukon, dont l'onde bourbeuse, d'un blanc laiteux, nous apprit que nous approchions du fort Youkon.

Nous avions mis neuf jours à descendre les rivières Bell et Porcupine. Nous dûmes attendre trois jours encore le passage d'un *steamboat* américain, remontant du Fort-Saint-Michel à Dawson, où nous débarquâmes le 17 juillet. Sur le *steamboat*, nous trouvâmes un grand nombre de mineurs qui revenaient du Cap Nôme où ils étaient allés chercher fortune sans trouver autre chose qu'une nouvelle déception. Il y a là de l'or cependant, parmi les sables de la mer, près du détroit de Behring; mais, au lieu de 5 000 personnes qui pourraient y gagner leur vie, il en est venu plus de 30 000, dont un grand nombre est condamné à périr misérablement si le gouvernement américain n'envoie pas de navire pour les rapatrier.

A peine débarqués à Dawson, nous allons à l'église où j'avais hâte d'offrir le sacrifice de la messe. Grande fut la surprise des Pères, car ils ne m'attendaient pas de ce côté-là. Je décidai de passer le premier dimanche à

Dawson, le deuxième à Bonanza, le troisième à Dominion Creek, afin de visiter ainsi les principaux camps miniers.

Sur la rive droite du Yukon, au confluent du Klondyke, s'étend une pointe de terre basse et marécageuse qui s'élève graduellement en arrière et en aval. C'est là qu'est bâtie la ville de Dawson, agglomération étrange de cabanes exiguës où logent les mineurs et de grands magasins où sont installées toutes les marchandises imaginables ; des scieries à vapeur débitent les troncs d'arbres en planches ou en madriers.

L'église catholique est sans contredit la plus vaste construction de Dawson. Faite de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, elle a cependant, dit-on, coûté 30 000 dollars (150000 francs), dont un riche mineur, M. Macdonald, a fait seul le déboursé.

Comment, avec une telle somme, n'a-t-on pas produit un splendide édifice ? Il suffit de dire que la main-d'œuvre, aussi bien que les matériaux, et toutes choses, d'ailleurs, sont d'un prix inimaginable. Un simple manœuvre reçoit 10 dollars (50 francs) par jour ; un homme tant soit peu habile dans une profession industrielle en touche 15. On a introduit des chevaux dans le pays, mais les fourrages sont rares ; on en fait donc venir d'Amérique et, l'hiver dernier, le foin se vendait 1 fr. 50 la livre ! le reste à l'avenant Cependant les communications seront désormais plus faciles, car on vient de construire un chemin de fer qui relie le port de Skagway au fleuve Yukon, et les choses nécessaires à la vie ne seront plus d'un prix exorbitant.

L'église est située à l'extrémité de la ville sur un terrain élevé. Tout à côté se trouve l'hôpital tenu par des religieuses de Lachine, près de Montréal. Grand est le nombre des malades durant l'hiver ; l'été, au contraire,

l'hôpital se vide, et je n'y ai trouvé que quelques infirmes. Les protestants ont un hôpital et deux temples dont l'apparence n'annonce pas beaucoup de zèle pour la maison de Dieu. L'armée du Salut, elle, fait ses offices en plein air ; le tambour et le clairon y jouent un grand rôle.

Mais si la religion tient peu de place dans les quartiers protestants de Dawson, il n'en est malheureusement pas ainsi des *saloons* et autres maisons de plaisir. Cependant, il semble que la moralité est en progrès. Grâce au chemin de fer, des commerçants, des employés du gouvernement, etc., vont faire venir leurs femmes et leurs enfants, et une société polie, chrétienne, succédera à la population grossière et dissolue des premiers jours.

Quel sera l'avenir de Dawson ? Je ne saurais me prononcer sur cette question. Cette ville dépend uniquement des camps miniers qui viennent s'y approvisionner. Supprimez ces camps miniers et la ville tombe immédiatement. Si l'on ne découvre pas d'autres gisements d'or que ceux qui sont exploités maintenant, Dawson ne durera pas longtemps.

En dehors de Dawson, nos Pères ont plusieurs stations où ils vont porter aux mineurs catholiques les secours de leur ministère. Des Canadiens français aux gages des propriétaires de *claims* composent la plus grande partie du peuple fidèle ; cependant les Irlandais forment un groupe assez respectable. Enfin, on y trouve même des Français de France, et plusieurs font honneur à la religion et à la patrie.

Je me rendis de Dawson à Bonanza. Le R. P. Desmarais, curé de la station, me conduisit à sa chapelle et je fus surpris de ne trouver qu'une vaste tente de toile. La raison en est qu'une construction même en bois exigerait une dépense excessive ; d'ailleurs, une fois la récolte

d'or terminée, tout le monde s'en ira, et alors la chapelle resterait seule et parfaitement inutile. Le tabernacle des Hébreux dans le désert est donc ce qui convient le mieux. Mais, en hiver, comment dire la messe dans une tente de toile avec les froids qui règnent par ici? Un grand poêle de tôle, où l'on entretient un bon feu dès le matin, réchauffe assez l'intérieur pour qu'on ne soit pas incommodé.

Un mot sur l'exploitation des mines. Le sol étant gelé profondément, il faut d'abord amener du bois sur place et allumer un grand feu pour dégeler un peu la terre; alors on l'enlève facilement et on finit par atteindre la couche de gravier aurifère. On monte ce gravier avec un treuil et on l'entasse avec soin pour le laver au printemps, quand la fonte des neiges remplit les ruisseaux et les rivières. A cette fin, on a fait des barrages et de longs canaux de planches (appelés *sluices*), où l'on fait couler l'eau pendant qu'on y jette l'argile aurifère.

Ce n'est pas seulement au fond des vallées que l'on a trouvé de l'or, mais parfois en creusant sur des collines assez élevées, telles que Gold-Hill, Frenat-Hill, et d'autres Hills, sur les creeks Bonanza et Eldorado. Alors, pour le lavage, il faut ou élever l'eau à l'aide de pompes sur la hauteur, ou descendre avec des wagonnets l'argile aurifère au niveau des ruisseaux, et cela nécessite échafaudages et canaux.

Après le lavage, l'or déposé au fond des canaux se présente généralement sous la forme de parcelles; mais on y trouve souvent des *nuggets* ou pépites de différentes grosseurs. D'où vient cet or? Sans doute de veines cachées autrefois dans des rochers que les forces de la nature ont brisés, que les torrents ont entraînés et que les éboulements ou les dépôts sédimentaires ont enfoui sous leurs masses.

Les travaux sont très pénibles et très dispendieux, c'est pourquoi on fait venir maintenant des machines à vapeur pour dégeler le sol, monter la terre des puits, pomper l'eau, etc. De nombreuses compagnies ont acheté une partie de ces mines et vont sans doute employer des moyens d'exploitation perfectionnés; on parle beaucoup d'un système hydraulique qui consisterait à détourner des cours d'eau considérables et à les faire passer comme des torrents au fond des vallées où l'on a découvert de l'or. Ce serait imiter la nature et travailler en grand à déterrer les trésors qu'elle a cachés dans les entrailles du sol.

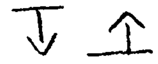
Je passai le troisième dimanche au Dominion Creek, distant de 40 milles de Dawson. Je vis, chemin faisant, la plupart des autres campements miniers, tels que le Sulphur, le Hunker, le Quartz, le Goldrun, le Last Chance, etc., où le nombre des ouvriers diffère selon l'étendue plus ou moins considérable des *creeks*.

Enfin, le 9 août, je quittai Dawson à bord d'un *steamboat* qui nous mena à White Horse, terminus du chemin de fer. Dans le voisinage, on a trouvé des mines de cuivre d'une grande valeur. On veut y construire une ville; en attendant, la plupart des gens y demeurent sous la tente, ainsi que le bon Dieu et son missionnaire. Une journée de chemin de fer nous amène à Skagway par le White Pass, où la voie surplombe en maints endroits des précipices effroyables.

Le fameux Chilkoot Pass est maintenant oublié, et la ville de Dyea, qui en est le seuil, tombe dans une complète décadence. De nombreux *steamers* font un service régulier entre Skagway et les villes du littoral du Pacifique. Nous nous embarquâmes sur l'un d'eux qui nous déposa à Vancouver, terminus du chemin de fer canadien. Peu après nous étions à Edmonton et, à la fin de

septembre, nous arrivions à la Mission de la Nativité sur les bords du beau lac Athabaska.

(*Missions catholiques.*)



LETTRE DU R. P. BREYNAT.

Noël à la Mission des Sept-Douleurs.

La plupart de nos *Mangeurs de caribous* devaient, malgré la distance, venir pour la *Prière de la nuit*. Malheureusement, comme le caribou se faisait attendre et que les provisions commençaient à manquer, ils ont dû venir trois semaines plus tôt. Je ne m'en plains qu'à demi, car s'ils étaient venus tous à la fois, c'eût été trop pour ma chétive santé. Je n'en ai eu qu'un petit nombre, mais assez pour m'imposer une semaine de repos. Un Mangeur de caribous donne autant et plus de travail que dix blancs des *grands pays;* non pas qu'il ait la conscience plus chargée, loin de là; mais le *Priant*, c'est son père, et il tient à profiter des quelques jours où il peut le voir pour causer avec lui, s'instruire, le mettre au courant de ses petits succès, de ses projets pour l'hiver, et aussi pour quêter un peu, sans quoi il ne serait pas bon montagnais.

Les quelques familles qui prennent part à la fête viennent du côté du Sud, région riche en fourrures, mais pauvre en fait de provisions. Aussi nous arrivent-elles avec de belles peaux d'ours, de castors et autres animaux de prix, mais n'ayant rien à se mettre sous la dent. Elles auraient même dû souffrir de la faim, si elles n'avaient eu la bonne idée d'envoyer en avant deux jeunes gens qui vinrent nous avertir de l'urgence de leur besoin.

Une fois ici, s'ils n'ont pas tout le confortable qu'ils pourraient désirer, nos montagnais sont toujours assurés de ne pas mourir de faim. Cependant, il y a encore plus